

Introduction :
Approches socio-économiques de la traduction littéraire

Olivia Guillon

Université Sorbonne Paris Nord

Susan Pickford

Université de Genève

Éditrices invitées

Introduction: Socio-economic approaches to literary translation – Abstract

While literary translation has often been examined from a sociological perspective, its economic dimensions have been less widely studied. However, translators themselves have regularly engaged in activism relating to the issues at stake in terms of income, particularly those aiming to work in the field full time; working conditions and market power in relation to other stakeholders in the book trade have also been matter for debate within translator circles, including professional associations and cultural institutions, which have regularly published on such issues. The introduction to the special issue contributes to structuring the field of the socio-economics of literary translation by combining different methods of analysis and international observations. It explores some of the driving forces behind the general lack of financial and symbolic recognition granted to translators as well as the levers at their disposal to consolidate their market power and the economic structures that often deprive them of it. It concludes by pointing out the parallels between the trends observed in the literary translation sector and broader changes in the relationship to work in today's economies.

Keywords

literary translators, cultural sociology, cultural economics, translator studies, translation profession

1. Introduction

Le 10 septembre 2021, la traductrice littéraire américaine Jennifer Croft, lauréate de plusieurs prix prestigieux, publiait dans le *Guardian* un article intitulé « Why translators should be named on book covers » et lançait simultanément une campagne sur Twitter pour interpeller les éditeurs sur la nécessité de mentionner le nom des traducteurs sur la couverture des œuvres publiées. La lettre ouverte de la Society of Authors a recueilli plus de 2700 signatures, ce qui témoigne de l'intérêt des traducteurs pour cette démarche collective revendiquant leur reconnaissance en tant que créateurs de contenu. À la suite de cette campagne, Pan Macmillan a été le premier grand éditeur à déclarer qu'il créditerait désormais systématiquement les traducteurs en couverture ; il semblerait, d'après l'article de Ruth Urbom dans ce numéro spécial, que cette annonce ne soit que partiellement suivie d'effet.

Quelques semaines plus tard, Croft a partagé sur Twitter une demande de travail qu'elle avait reçue d'un grand éditeur. Le correspondant anonyme de Croft s'excusait de ne pas proposer de budget de traduction mais avançait qu'il serait « génial » qu'elle travaille « gratuitement ». Partagé plus de 300 fois, liké plus de 4300 fois, le tweet de Croft a suscité de nombreuses réponses de soutien comparant la position économique des traducteurs littéraires à des professions allant de la neurochirurgie au droit en passant par la boulangerie et la plomberie (Croft, 2021). Dans ces secteurs, les travailleurs non seulement jugent normal d'être payés pour leurs prestations – que ce soit sous la forme du salariat ou du rapport marchand – mais perçoivent même, dans certains cas, d'importantes primes basées sur leurs performances ou rémunérations calculées très rigoureusement sur leur temps de travail effectif, par contraste avec les industries culturelles et créatives dans lesquelles le travail non rémunéré est endémique (Brook, 2020).

Cela fait écho aux récents appels lancés par des traducteurs pragmatiques de premier plan, tels que Chris Durban, Judy Jenner et Michael Schubert (2021), en vue d'assimiler la traduction à un service de conseil professionnel haut de gamme, en passant du modèle de la facturation au mot à des paiements horaires ou forfaitaires.

Les revendications mises en lumière par Croft pointent la complexité de la traduction littéraire en tant que pratique créative, économique et professionnelle, à la croisée des chemins entre la création littéraire et le secteur des prestations de services linguistiques. Les tensions qui en résultent ne sont pas nouvelles : en 1984, rendant compte d'une enquête menée sur les adhérents à l'Association des Traducteurs Littéraires de France (ATLF), Heinich exposait l'extrême pluralité voire l'antagonisme des situations socio-économiques des traducteurs littéraires et de leurs revendications : entre ceux qui exerçaient à « temps plein » et les « occasionnels », entre l'attachement au statut d'auteur et l'aspiration à des parcours professionnels plus sécurisés et encadrés, s'exprimaient alors des acceptations divergentes et parfois incompatibles de la reconnaissance et de la professionnalisation. Quarante ans plus tard, et alors que beaucoup des tendances qui affectent la situation socio-économique des traducteurs sont aujourd'hui partagées avec l'ensemble des auteurs de l'écrit, quel regard porter sur ce qui apparaissait alors comme une « crise de la professionnalisation » ?

Pour répondre à cette question, si des travaux portent sur l'identité du traducteur littéraire d'un point de vue sociologique (Sela-Sheffy & Schlesinger, 2011), l'aspect économique reste peu étudié. Des approches interdisciplinaires novatrices mobilisant l'ergonomie (Ehrensberger-Dow & Hunziker-Heeb, 2016) ou encore l'étude des environnements de travail (Risku *et al.*, 2019) ont été appliquées à la traduction technique et spécialisée, mais peu à la traduction littéraire. Des chercheurs tels que Kolb (2019) ou Borg (2023) ont appliqué les méthodes de recherche sur l'organisation du travail à l'étude de la traduction littéraire. Pourtant, ces travaux ont tendance à se focaliser sur les traducteurs littéraires en tant qu'acteurs isolés travaillant sur

des projets autonomes et non en tant que maillons de la chaîne du livre. Seules de rares études (Ginsburgh *et al.*, 2011, et Mirsafian *et al.*, 2021) portent sur les aspects socio-économiques de la traduction littéraire.

Notre intention est de contribuer à la structuration d'une approche socio-économique de la traduction littéraire. Réunissant six articles et analysant la situation des traducteurs littéraires dans différents pays, ce dossier spécial apporte des éléments de réponse à deux grandes questions : quels sont, d'une part, les ressorts du manque de reconnaissance éprouvé par de nombreux traducteurs et, d'autre part, les leviers dont ceux-ci disposent pour asseoir leurs revendications ?

2. Une profession en marge ?

La position socio-économique de la traduction littéraire dans l'ensemble de la filière du livre fait régulièrement l'objet de travaux qui convergent vers un constat : celui du contraste entre les exigences élevées de l'activité en termes de qualifications et sa faible reconnaissance financière, statutaire et, souvent, symbolique (Assouline, 2011 ; Chan, 2008). Cela peut donner le sentiment d'une profession marginalisée au propre comme au figuré : l'une des manifestations concrètes en est la tendance à la relégation du nom du traducteur à la marge de l'objet livre (CEATL, 2022). Notre dossier examine les formes actuelles que prend cette réalité déjà ancienne et internationale (Fock *et al.*, 2008).

Les facteurs de fragilité sont régulièrement documentés par des enquêtes menées auprès des traducteurs : à la baisse des revenus en termes constants s'ajoute l'érosion du pouvoir de négociation avec les éditeurs, l'incertitude sur le calendrier des commandes et, souvent, l'irrégularité des délais de paiement. Mais la précarisation des situations est surtout ressentie par ceux qui exercent ou tentent d'exercer la traduction littéraire comme activité professionnelle principale voire exclusive. Plusieurs articles de ce dossier thématique détaillent les causes, manifestations et conséquences de cette précarité en fonction des contextes nationaux.

Emine Bogenç Demirel et **Burcu Kanidınç** font un focus sur la Turquie. En utilisant le cadre d'analyse de Bourdieu et en s'appuyant sur des entretiens individuels, les autrices étudient les réactions des traducteurs aux difficultés économiques auxquelles ils font face : faibles salaires, manque de solidarité, insécurité des parcours professionnels. Les résistances qu'ils mettent en œuvre passent par des formes variées allant de la négociation avec les autres acteurs de la filière à la résignation à n'exercer la traduction « que » comme un hobby, en passant par l'acceptation d'un autre travail, plus rémunérateur, en parallèle.

L'enquête d'**Anikó Sohár** sur l'évolution des revenus des traducteurs littéraires en Hongrie depuis la chute de l'URSS indique que la marginalisation et la précarisation s'accroissent. Autrefois relativement privilégiés dans le régime communiste qui leur attribuait une valeur stratégique tout en les contrôlant étroitement via le statut public des maisons d'édition, les traducteurs littéraires hongrois, aujourd'hui en économie capitaliste, subissent une perte de statut symbolique et une certaine déprofessionnalisation. L'autrice conclut elle aussi qu'une conséquence importante de cette tendance est la difficulté, pour la traduction littéraire, à se maintenir comme activité professionnelle.

Yuhua Xia et **Linhan Fan** montrent qu'en Chine la situation est différente mais pas plus favorable en termes économiques : si les traducteurs sont bien « reconnus » d'un point de vue symbolique et mentionnés sur la couverture de leurs œuvres, cela n'induit pas qu'ils jouissent de revenus plus stables et élevés qu'ailleurs. Cela s'explique par des raisons culturelles et historiques qui contribuent à attribuer, encore de nos jours, une valeur symbolique à la traduction littéraire bien plus élevée que dans d'autres pays, en même temps que par les effets d'un statut administratif qui fragilise la possibilité d'en retirer un revenu certain et suffisant.

3. Quels leviers ?

Face à ces constats partagés, quelles stratégies les acteurs peuvent-ils mettre en place pour restaurer leur pouvoir de marché ? Sans prétendre qu'il existe une réponse simple à cette question, trois articles dans ce dossier explorent les pistes de « solutions » – et leurs limites – qui s'offrent aux traducteurs et à leurs associations professionnelles.

En analysant la situation des traducteurs français et allemands, **Solange Arber** et **Victor Collard** parlent de « cercle vicieux » : leurs faibles rémunérations ne leur permettent pas de travailler dans de bonnes conditions, ce qui peut altérer la qualité de leurs traductions, conduisant à dévaloriser leur statut donc à légitimer aux yeux des autres acteurs de la filière le maintien de rétributions peu élevées. En s'appuyant sur l'exemple du traducteur allemand Elmar Tophoven, Solange Arber et Victor Collard interrogent les ressorts et les limites de la stratégie, qui passe notamment par la voie associative, consistant à revaloriser la profession en commençant par œuvrer à sa reconnaissance symbolique par les éditeurs.

Ruth Urbom attire l'attention sur le rôle d'une autre catégorie d'acteurs : les lecteurs. Quelle est, de leur point de vue, l'importance de la qualité de la traduction dans la qualité des œuvres qu'ils lisent ? L'exploitation de commentaires recueillis sur Amazon nous éclaire sur les perceptions que les lecteurs d'œuvres « grand public » ont de la place de la traduction, avec des résultats éloignés de l'aspiration des traducteurs à une plus grande reconnaissance de leurs compétences : la traduction est rarement mentionnée comme critère d'appréciation d'un livre ; quand un lecteur évoque la qualité d'une traduction, c'est en général pour la critiquer. Ruth Urbom en tire la conclusion que la stratégie consistant à revendiquer plus de reconnaissance n'est sans doute pas la plus « payante » à court terme pour améliorer le pouvoir de marché des traducteurs.

Quant aux solutions technologiques, notamment liées aux progrès des outils numériques aujourd'hui à la disposition des traducteurs, elles pourraient n'améliorer leur situation qu'en trompe-l'œil. C'est ce que montre l'article de **Claire Larssonneur** sur les outils de traduction neuronale : ceux-ci non seulement impactent – pas toujours positivement – tous les aspects ergonomiques de la traduction littéraire mais aussi contribuent à importer dans ce champ les grandes problématiques de l'économie numérique : acquisition de positions dominantes par certains acteurs, exploitation de données, emprise culturelle des algorithmes.

4. Une évolution plus globale du rapport de nos économies au travail

L'analyse socio-économique de la traduction littéraire permet également de relativiser la singularité de cette activité. Les tendances mises en évidence par notre dossier et par les enquêtes institutionnelles nationales et internationales convergent par bien des aspects avec les caractéristiques majeures de l'évolution de la place dévolue au travail dans les sociétés contemporaines. Qu'il s'agisse du profil socio-démographique des traducteurs (féminisation, élévation du niveau de diplôme), de la valeur attribuée au travail (flexibilité et précarité étant souvent les deux revers d'une même médaille inégalement prise en compte par les systèmes de protection sociale, selon les pays), de la pluriactivité, de la porosité des sphères professionnelle et personnelles, de l'importance accordée à la créativité ou de l'impact des transformations numériques, la traduction littéraire est depuis une trentaine d'années non seulement un témoin mais même pour certains aspects un laboratoire des transformations à l'œuvre dans nos économies.

Aussi, plutôt que d'interpréter les tensions pesant sur les traducteurs comme des éléments de « crise » – ce qui correspondrait à des difficultés exceptionnelles débouchant sur des évolutions plus ou moins brutales, par contraste avec un cours plus stable des relations

professionnelles – et plutôt que de voir la traduction littéraire comme étant « en marge » de la filière du livre (faiblesse de la rémunération du traducteur, fragilité des carrières, manque de considération...), nous pourrions considérer qu’il s’agit d’une profession particulièrement révélatrice voire préfiguratrice de tendances socio-économiques de fond.

5. References

- Assouline, P. (2011). *La condition du traducteur*. Centre national du Livre.
- Borg, C. (2023). *A literary translation in the making: A process-oriented perspective*. Routledge.
- Brook, O. (2020). ‘There’s No Way That You Get Paid to Do the Arts’: Unpaid Labour Across the Cultural and Creative Life Course. *Sociological Research Online*, 25(1), 571-588. <https://journals.sagepub.com/doi/10.1177/1360780419895291>
- Chan, A. (2008). *Information economics, the translation profession and translator certification* (Doctoral dissertation). Tarragona: Intercultural Studies Group.
- CEATL (Conseil Européen des Associations de Traducteurs Littéraires) (2022). *Enquête juridique du CEATL : une cartographie de la situation des traducteurs littéraires européens*. <https://www.ceatl.eu/wp-content/uploads/2022/06/CEATL-Legal-survey-FR.pdf>
- Croft, J. (2021, October 7). *Translation budgets*. <https://twitter.com/jenniferlcroft/status/1446089657759027206>
- Croft, J. (2021, September 10). *Why translators should be named on book covers*. The Guardian. <https://www.theguardian.com/books/2021/sep/10/why-translators-should-be-named-on-book-covers>
- Ehrensberger-Dow, M. & Hunziker-Heeb, A. (2016). Investigating the ergonomics of a technologized translation workplace. In R. Muñoz Martín (Ed.), *Reembedding translation process research* (pp. 69-88). Benjamins.
- Fock, H., de Haan, M. & Lhotová, A. (2008). *Compared Income of Literary Translators in Europe*. Conseil Européen des Associations de Traducteurs Littéraires.
- Ginsburgh, V., Weber, S. & Weyers, S. (2011). Economics of Literary Translation. A Simple Theory and Evidence. <https://ageconsearch.umn.edu/record/6379>
- Heinich, N. (1984). Les traducteurs littéraires : l’art et la profession. *Revue française de sociologie*, 25(2), 264-280.
- Kolb, W. (2019). ‘It was on my mind all day’. Literary translators working from home – some implications of workplace dynamics. In H. Risku, R. Rogl & J. Milosevic (Eds.), *Translation practice in the field: Current research on socio-cognitive processes* (pp. 27-43). Benjamins.
- Mirsafian, L, Pirnajmuddin, H. & Nejadansari, D. (2021). Estimating literary translators’ earnings penalty. A cultural economics approach to translator studies. *Target*, 33(3), 436-463.
- Risku, H., Rogl, R. & Milosevic, J. (Eds.). (2019). *Translation practice in the field: Current research on socio-cognitive processes*. Benjamins.
- Schubert, M. (2021, October 5). *Word pricing*. <https://twitter.com/Degermanizer/status/1445177732422201345>
- Sela-Sheffy, R. (2006). The pursuit of symbolic capital by a semi-professional group: The case of literary translators in Israel. In M. Wolf (Ed.), *Übersetzen – Translating – Traduire: Towards a “social” turn?* (pp. 243-252). LIT.
-



 Olivia Guillon

Université Sorbonne Paris Nord
99 avenue Jean-Baptiste Clément
93 430 Villetaneuse
France
olivia.guillon@univ-paris13.fr

Biographie : Olivia Guillon est maîtresse de conférences en économie à l'Université Sorbonne Paris Nord. Ses recherches portent sur l'organisation des échanges et des relations professionnelles dans les secteurs de la culture et de la formation. Dans plusieurs de ses projets, elle analyse le travail et la situation des auteurs dans la filière du livre. Elle a notamment réalisé l'enquête socio-économique publiée par l'Association des Traducteurs Littéraires de France en 2020.



 Susan Pickford

Faculté de traduction et d'interprétation
Université de Genève
Boulevard du Pont d'Arve 40
1211 Genève
Suisse
susan.pickford@unige.ch

Biographie : Susan Pickford est professeure assistante à la Faculté de traduction et d'interprétation à l'Université de Genève, où ses recherches portent sur l'histoire et la sociologie professionnelle des traducteurs. Sa monographie *Professional Translators in Nineteenth-Century France* sortira chez Routledge en 2024. Elle est par ailleurs traductrice professionnelle depuis plus de vingt ans, travaillant sur les secteurs culturel et muséal.



This work is licensed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License.